

Par Julie Portier

## Antonio Contador : d'un souffle sans fin

Antonio Contador a participé au Salon de Montrouge en 2012. Depuis, il a signé plusieurs performances ou pièces de théâtre, seul ou en collaboration. Mais l'artiste, littéraire, sociologue de formation, signe aussi des installations, organise des expositions, mène de longs entretiens radiophoniques compilés sous le titre « flamme parpaing », autant d'activités exercées en un seul souffle et sans destinée hormis celle de ne « *jamais finir* », sauf à respecter les échéances universitaires : cet hyperactif vient d'achever une thèse en esthétique sur « l'attente » comme forme de disponibilité de l'être.



Antonio Contador,  
*Sam*, 2013. Photo :  
Margot Montigny.

CETTE ŒUVRE  
QUI PARLE  
DU LANGAGE  
EST SCANDÉE DE  
SILENCES

— Quand on lui demande ce qu'il fait, Antonio Contador prononce ce qu'il aime, et cela parle toujours du langage, ses formes excessives et ses formes brèves. Il aime la voix nue des auteurs et la voix unie des chœurs – qu'il fait chanter dans ses tragédies minimales. Il aime les oxymores. Il aime la poésie qui surgit des failles de la traduction, les confessions en filigranes des listes de courses. Il aime le discours intérieur, la discussion et la communion : ce moment de partage des affects au cours d'un rituel oral, qui, au fond, pourrait bien définir tout ce que fait Contador tant, avec lui, il paraît naturel de relier le traitement de la langue à la sociologie pour aboutir à une conscience de l'être au monde. Alors ce beckettien de conclure par une question existentielle en guise de raisonnement esthétique : « *il s'agirait de se demander quoi faire une fois qu'il n'y a plus de raisons de se demander ce qu'on fait là* » (le lecteur sera libre de transposer en termes de sociologie de l'art). Voilà peut-être la recette d'une étonnante puissance créatrice qui donne sa chance au « premier jet » et à la prose composée pendant

/...

ANTONIO  
CONTADOR :  
D'UN SOUFFLE  
SANS FIN

SUITE DE LA PAGE 08 un footing, comme pour les *Monologues en courant pour rien* (2011), le titre sonnait comme l'indicateur d'une profonde poésie de la gratuité. Elle s'élabore dans cet état « d'attente » plutôt que de concentration, permettant d'accueillir l'altérité et peut-être de saisir le beau dans le flux de l'ordinaire ou de la discussion, pour ensuite le partager. L'altérité, l'autre en

Antonio Contador,  
*Matérias Baixás*, 2014,  
tirage numérique,  
papier Fine Art Baryté  
Hahnemühle 315g,  
90 x 90cm, série  
1/4, photo. 4/4,  
5 ex. Photo : Margot  
Montigny.



face de soi et l'autre en soi, tel est le motif des pièces de Contador autant peut-être que ses entretiens radiophoniques avec des personnalités pensantes qui toutes ont vécu en condition d'étranger et cultivent le sentiment du « *primo arrivant* » (le philosophe et psychanalyste Manuel dos Santos Jorge ou Miriam Dacosta, l'épouse portugaise d'un surréaliste parisien né dans les Açores). C'est aussi le thème de la pièce allégorique *Materias Baixás* (représentée cet été au Museu da República à Rio de Janeiro), qui met en scène deux personnages métis, Febre (Fièvre) et Oswald dans une joute verbale où ils évoquent un rite occulte ainsi que l'amour d'une enfant sauvage disparue, dont le nom ressurgit. Cette œuvre qui semble tout entière vouée à la recherche d'une forme intense de présence est peuplée d'absents, comme le magicien en préambule de *Materias Baixás*, ou le nom du défunt dans la performance donnée en l'honneur de X au cimetière du Montparnasse (2011), les auteurs des lettres d'amour interprétées au Palais de Tokyo (*Rien de ce qu'on a pu te dire / Taxinomie cabossée de la lettre d'amour en X vignettes*, 2013), tandis que le livret de la pièce *Sam* (2013) réalisée avec Julie Bena précise au sujet de son personnage éponyme, Vétéran de la Première Guerre mondiale qu'il est "difficile de dire s'il est vivant, mort ou dans un entre-deux". Cette œuvre qui parle du langage est scandée de silences - comme le Sol muet dans la *Marche funèbre pour les funérailles de l'Empereur* (2013), la fanfare de la police de Bruxelles dans *Tu te tus* (2013) - rendus audibles par la présence des corps et les autres personnages qui suppléent au non-dit : le pied de micro-anthropomorphe dans *Sam*, ou le chœur de limeuses d'ongles dans *S* dont il ne restera presque rien, à la fin du dernier acte, à part peut-être une fine poussière sur la scène et, sûrement, un écho dans la mémoire de ceux qui étaient là.

Antonio Contador,  
*Rien de ce qu'on a pu te dire, Taxinomie cabossée de la lettre d'amour en X vignettes*, 2013, documentation de la performance au Palais de Tokyo. Photo : Guillaume Vieira.

Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.



<http://antoniocontador.net>